ANNALES GALANTES DE LORRAINE

Année 1668.

A COLOGNE,
Ches PIERRE MARTAU,
cIↃ IↃC LXXXII.

Messire HENRY *de la* GRANGE *Chevalier Marquis d'Arquian Comte de Malignis Maréchal des Camps & Armées du Roi.*

MONSEIGNEUR,

Mais l'Auteur de cette Histoire n'a pas cru rendre sa reconnoissance moins publique, en cachant son nom, puisque le public ne verra pas moins ici les tesmoignages qui sont rendus à la générosité particuliere, & à la grandeur d'âme, dont U. E. sçait faire un parfait usage ; Il a crû d'ailleurs, Monseigneur, qu'il ne devoit point vous engager à protéger ce livre,

dont le ſuccés eſt d'autant plus incertain, qu'il n'a encore rien fait dont le public ait été prévenu en ſa faveur: ainſi en lui laiſſant toute la liberté des jugements, il veut ſeulement faire connoître à U. E. qu'il ne pretend à d'autre gloire que celle de reconnoître ici les obligations eſſentielles dont elle l'a comblé : c'eſt un effet Monſeigneur, de ce caractere noble qui brille en toutes vos démarches, & qui ſoutient glorieuſement en vous le ſang illuſtre dont vous ſortez : auſſi la fortune à voulu ſe faire honneur en cette ren-

con-

contre, des élevations que toute l'Europe avouë luy être moins duës qu'au merite, en se mêlant de concourir à placer sur le Trosne, une personne à qui vous avés donné le jour. Elle n'a fait que rendre simplement justice à une Princesse qui s'y étoit fait un chemin par toutes les vertus héroiques dont elle a ambelly sa vie. Cette élevation de la Reine de Pologne votre fille, en répandant sur U.E. un nouvel éclat de gloire, a servi de jour à vos grandes qualités, à la faveur duquel on a remarqué en vôtre personne un caracte-

re proportioné au rang, que lui donne l'honneur d'être pére d'une Reine vrayment Reine: Comme le Ciel a comblé par là tous ses desirs, il ne reste aux personnes dévoüées à ses intereſts qu'à joindre leurs vœux à ceux que fait toute l'Europe, pour la durée d'une prospérité si glorieuse à votre maison, & si utile aux peuples qui lui sont soumis; ce sont aussi les sentiments de celui qui est avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

de Vôtre Excellence

Le tres-humble, tres-obéissant & trés-obligé serviteur.

PREFACE

L'Hiſtoire que l'on donne au public eſt une de ces pieces, où le genie de l'Auteur a peu de part; comme la vérité y regne preſque partout, il n'a pu, ny cru devoir l'embellir de ces intrigues ingenieuſes, dont les évenemens frappent d'abord les yeux du lecteur: c'eſt un aveu que je fais ici pour lui, afin qu'on ne lui impute pas le peu d'incidens dont elle eſt chargée. Il ne fait que raconter ſimplement ce qu'il a vu à la Cour du Duc de Lorraine; & même ſans aucun deſſein de faire aller ſa narration plus loin qu'une Dame de ſes amies qui

lui en avoit demandé le détail : cette amie officieusement infidelle a rendu public ce qui lui étoit sacrifié uniquement ; & de main en main cette Histoire est arrivée entre les miennes. Je ne croi pas devoir faire plus de scrupule que cette Dame, puisque le Lecteur y trouvera des endroits agréables, qui pourront le dédommager de la perte du temps qu'il emploira à lire cét ouvrage : si son jugement lui est favorable, il sera suivi d'une seconde partie ; si l'événement ne répond pas à mon attante, on se consolera du mauvais succés, sans tenter une deuxiéme fois le hasard.

ANNALES GALANTES DE LORRAINE.

Année 1668.

LEs fréquentes alarmes qu'avoit la Cour du Duc de Lorraine Charles III. n'en éloignoient pas tout-à-fait les commerces galants : on eût dit, que la guerre n'interrompoit les affaires de cette nature que pour reveiller par un petit obſtacle les empreſſements des Cavaliers amoureux, qu'une longue tranquillité atiedit d'ordinaire. Dés que l'orage avoit ceſſé, tout le monde ſortoit des retraites qu'on avoit cherchées pour s'en garantir; les Courtiſans poſoient le harnois ; les Dames eſſuioient leurs larmes ; & ce mutuel retour étoit celuy des amours, des jeux, & des plaiſirs.

Les affaires d'Etat avoient en cette

Cour un ſuecés tout ſemblable à celui des affaires galantes. tout y reprenoit le premier éclat ſans beaucoup de peine : on n'y voioit point de ces reſſes affreux que la guerre laiſſe par tout où elle paſſe ; la campagne ſe rétablis ſoit auſſi aiſément que la ville ; & quelques mois de paix redonnoient à la Lorraine, ce que la guerre de pluſieurs années lui avoit ôté.

La Campagne de 1668 étoit à peine finie, que la Cour commança à reprendre les intrigues amoureuſes.

Le Duc de Lorraine avoit une affaire avec l'Electeur Palatin pour quelques places frontiéres que le prémier pretandoit avoir unies à ſon domaine, par le rembourſement des propriétaires ; l'Electeur ſoûtenoit que ces villes lui appartenoient ; & que le Duc de Lorraine les avoit mal paiées à d'autres : ce demeſlé ſe termina par une guerre ouverte ; l'Electeur ſe mit en campagne, emporta d'aſſaut dés ſes premiéres démarches, les villes de Lanſtous & Honeik, qui étoient le ſujet

jet de l'armement ; & le Duc de Lorraine envoia ſes troupes pour les reprendre ſur les Ennemis.

Comme l'Electeur Palatin vouloit pouſſer plus loin ſon expedition, il fit raſer ces deux Places, & tint la campagne ; de-ſorte que les deux Armées ſe rencontrerent auprés de Binghen, où le combat fut rude, & également desavantageux aux deux partis : le Genéral Chauvet qui commandoit les troupes Palatines laiſſa le Champ de Bataille ; & le Prince de Lillebonne Genéral des Lorrains y perdit beaucoup de braves gens.

Le Duc de Lorraine ſe voiant maitre de la campagne par la retraite des Allemans aprés cette fameuſe journée, ſongeoit à faire hiverner ſes troupes dans les terres de l'Electeur Palatin ; & les ordres qu'il envoya à l'armée pour les quartiers d'hiver, étoient à peine arrivés, que les Officiers ſe rendirent à Nancy avec une diligence extraordinaire.

Cependant l'Electeur, qui voulut faire croire que son armée avoit eu tout l'avantage au combat de Binghen, en fit faire dans sa Capitale des réjoüissances publiques : mais soit que ses affaires ne fussent pas en si bon Estat qu'il vouloit le persuader, soit qu'il crût, que pour les y maintenir il avoit besoin d'un puissant secours, il demanda la protection de la France: le Roy se mesla du d'ifferent de ces deux Princes : il fit faire d'abord une suspension d'armes, & envoya ensuite Mr. D'obbeville à la Cour du Duc de Lorraine pour negocier la paix, & pour obliger ce Prince à retirer ses troupes des Estats de l'Electeur Palatin.

Cet Envoyé fut receu du Duc avec beaucoup de demonstrations de bonne volonté à suivre les ordres du Roy de France : il trouva dans l'esprit de ce Prince une disposition a la paix, si conforme en apparance à ses instructions, qu'il espera une issüe aussi prompte qu'heureuse. Mais il fut deceu dans son attante; le dessein du

Duc

Duc de Lorraine n'eſtant pas de conclure, pour demeurer toujours armé: ce Prince prolongea adroitement la negociation; & fit naître des difficultés, qu'il menageoit à meſure que l'Envoyé de France faiſoit de nouveaux efforts; de-ſorte qu'il eluda la concluſion autant qu'il luy fut poſſible, non pas par une oppoſition ouverte & declarée, mais par des ſoupleſſes & des détours habiles de politiques, plus difficiles à ſurmonter.

Neantmoins aprés une longue reſiſtance, le Duc de Lorraine rapella ſon armée du païs de l'Electeur Palatin, & luy aſſigna des quartiers dans ſes propres Eſtats. Il fallut un grand intervalle pour laiſſer prendre haleine à ce Politique aprés un ſi grand effort: les negociations furent ſuſpenduës; & dans ces entrefaites, les Courtiſans, qui au retour du Palatinat avoient repris les vives errements aupres des Dames, recommancerent leurs intrigues & leurs aſſiduités.

Mais leur joye ne fut pas de longue

durée: celle qu'ils eurent de revoir leurs maitresses aprés une absance de sept mois, ne servit qu'à rendre plus douloureuse la necessité où ils furent reduits de les quitter presque d'abord. L'Envoyé de France, ayant pénétré dans les intentions du Duc de Lorraine, reconnut que ce commencement de paix n'aboutissoit qu'à l'amuser, afin de gagner le temps jusques a la saison nouvelle, pour recommencer la guerre avant la fin des negociations.

Mr. D'obbevil. écrivit à la Cour qu'on n'en devoit esperer de paix, qu'en obligeant le Duc de Lorraine par une puissante diversion, à la demander luy même: le Roy informé de ce procedé, & des mauvaises intentions de ce Prince, songea à le réduire par des moyens plus seurs, & moins faciles à éluder que de simples negociations. Il fit assembler par le Maréchal de Crequy les troupes des quartiers du Païs Messin & des Evesché; pour entrer en Lorraine avec ce Corps d'Armée, si le

Duc

Duc differoit plus longtemps à licentier la ſienne.

Ces nouvelles obligérent les Officiers Lorrains à reprendre les armes : chacun courut à ſon Régiment pour y attendre les ordres. Ce ne ſont plus des amants langoureux qui parlent de leur paſſion; ce ſont des Soldats aguerris qui quittent les maîtreſſes avec empreſſement, pour aller où le danger & la gloire les appellent : Ils emportérent la conſolation qu'ils avoient accoutumé d'avoir dans de ſemblables ſéparations : les Dames leur promirent une conſtance à toute épreuve, & un ſouvenir que rien ne pourroit interrompre.

Theodat fut le ſeul qui n'eut point de part, à la conſolation générale : la derniére guerre avoit ruiné ſes affaires autant ou plus que celles de l'Eſtat. Son ſejour en allemagne donna temps à ſa maitreſſe de relaſcher les nœuds mal ſerrés de leur intrigue. Il étoit amant de la Marquiſe de ..... & toute la Cour avoit jugé qu'il étoit

amant

amant aimé, sur le merite, le bon air & l'esprit de Theodat, ausquels on ne pouvoit refuser une forte estime, la Marquise donna lieu encore à cette pensée par une certaine complaisance honneste, dont elle reçut les assiduités & la déclaration de Theodat. Mais à la fin cette honnesteté n'étant soutenuë d'aucune solide tendresse; & l'habitude n'ayant pû en faire naître dans le cœur de la Dame, elle changea de sentiments, ou pour mieux dire, elle en conceut de veritables pour un Seigneur de la Cour de France qu'on avoit envoyé à Nancy pour fortifier les négotiations de Mr. D'obbeville. Le merite ny la passion de Theodat ne purent le garantir de ce revers accablant, il trouva au retour du Palatinat, qu'un autre avoit pris sa place.

Le Comte de ..... c'est le nom de ce Seigneur François qui étoit venu pour faire entendre au Duc de Lorraine les intentions du Roy son maître, avoit fait plus que sa commission. Il avoit persuadé à la Marquise de ....

qu'il

qu'il en étoit amoureux ; & s'il obligea enfin ce Prince à consentir au desarmement, qui n'étoit pas une petite affaire, il reussit à insinuer dans l'esprit de la Dame qu'elle pouvoit changer sans scrupule ; & le dessein de chasser Theodat n'êtoit pas apparamment une entreprise moins difficile.

Ce malheureux amant trouva non-seulement un dessein formé, mais une intrigue commencée. Il s'aperceut que la Marquise étoit femme comme les autres, & il en eut une douleur d'autant plus vive, qu'il lui avoit sacrifié une Princesse, dont la passion duroit encore malgré le Sang froid qu'il avoit témoigné pour elle.

Lorsque Theodat songeoit à redresser ses affaires de quelque côté ; celles de l'Etat l'obligérent d'abandonner ce dessein, & de courir à son Régiment comme les autres Officiers du Duc de Lorraine, que l'approche du Maréchal de Crequi avoit contraint de reprendre les armes. Theodat partit sans voir la Marquise ; & laissa son

rival

rival à même de continuer sa negociation amoureuse sans être interrompu. Mais avant de passer aux suites de cette galanterie, il est à propos d'en reprendre le commencement de plus haut, & de remarquer les démarches qui avoient ruiné les affaires de Theodat chés la Marquise.

Le Comte de ..... étoit assés bien fait de sa personne pour faire craindre à un rival que sa poursuite ne seroit pas sans succés; & il avoit assés des genie pour rendre ses avantures fort heureuses. Sa taille étoit des plus grandes; son air avoit ce tour aisé & libre que donne la guerre, ses maniéres estoient honnestes, degagées, mais point galantes: on connoissoit cependant que ce deffaut de galanterie, venoit plutôt du commerce brutal des armes dont il avoit fait son unique étude, que de son penchant naturel, car il avoit l'esprit doux, insinuant, & agreable. Sa fierté & sa bravoure étoient fort audessus des ordinaires; il aimoit le service, l'Etat, & son Roi, comme

il

il auroit aimé une maîtresse ; & jusques l'à il n'en avoit eu d'autre que sa fortune.

La Marquise de... avoit la taille aisée, l'air doux, les maniéres engageantes ; une phisionomie moins spirituelle que sincere ; le visage ovale, le teint separé & délicat, les yeux touchants, le nés un peu long ; la bouche un peu grande, mais de fort belles dents, & des lévres d'un vermeil admirable. Son esprit étoit d'une juste étenduë ; point curieux audelà de la portée de son sexe ; elle n'en avoit aucune foiblesse, pas même aucune des infirmités que la nature a attachées à la condition des femmes. La Marquise n'aimoit la bagatelle ni en nippes, ni en petites affaires galantes, où le mistére & la façon font tout le plaisir, dans sa conversation ordinaire elle ne disoit rien avec étude, rien contre son prochain ; & satisfaite de sa beauté comme du nombre de ses adorateurs, elle ne tâchoit point à deffigurer celle d'aucune Dame pour faire éclater la sienne.

Le

Le Comte de ..... qui se trouva à Nancy fort oisif par les longueurs que le Duc de Lorraine aportoit à la conclusion des affaires, chercha dequoi amuser son ennui, & ce dessein lui fit faire reflexion à l'esprit & à la personne agreable de la Marquise, chés laquelle on lui avoit donné un apartement. Il commença par lui dire de jolies choses, moins galantes que spirituelles ; Il s'accoutuma insensiblement à passer les journées entiéres prés de la Dame ; enfin il se fit une affaire fort serieuse du dessein de lui plaire.

La Marquise de ..... regarda ces démarches avec quelque secrette satisfaction dont elle ne pénétra point d'abord la cause ; cependant elle ne voulut pas négliger la bonne disposition de ce Seigneur, afin de lier avec lui une société agréable : elle craignoit la solitude & aimoit les plaisirs ; outre que l'absence de Theodat l'avoit réduite à une certaine langueur incommode, dont elle fut ravie de se deffaire.

Si

Si la Marquiſe goûta les maniéres du Comte, lui de ſon côté trouva tant d'agrément à tout le procedé de la Dame, qu'ils ſe firent tous deux ſans concert une habitude reglée de ſe voir preſque tous les jours tête à tête. Le Comte oublia ſes affaires, la Marquiſe oublia la Cour, elle négligea ſes amies, & ne connoiſſant de plaiſir ſolide que dans la converſation de ſon hoſte, elle n'en chercha point ailleurs. La commodité d'un même logement commença l'union de ces deux perſonnes, & l'habileté du Comte mênagea dans la ſuite un attachement plus ſolide & plus veritable.

La Marquiſe conſulta d'abord le Comte de ..... ſur le beau langage pour ſe deffaire de l'accent du païs, & de la craſſe de la Province: de ces inſtructions de la bagatelle, elle paſſa à celles qui regardoient la Cour & le commerce du monde, & enfin elle ſe réduiſit aux affaires amoureuſes. La Marquiſe qui avoit beaucoup de ſincerité avoüa ingenument ſon intrigue

pré-

prétanduë avec Theodat ; & pour être informée des démarches dangereuſes qu'elle pouvoit avoir faites, afin de les éviter à l'avenir, elle lui fit confidence de tout le paſſé ; & delà en avant de tous les billets qu'elle recevoit de l'armée.

Ces agréables converſations étoient pouſſées avec une delicateſſe extraordinaire de part & d'autre ; & occupoient ſi fort ces deux perſonnes, qu'a peine pouvoient-ils ſupporter les intervalles des repas qu'ils abregeoient autant qu'il leur étoit poſſible ; & moins encore ceux que les viſites chagrinantes des gens de la Cour, mettoient à leurs charmants entretiens.

Ils en étoient en ces termes lorſque Theodat revint à Nancy aprés que le Duc de Lorraine eût retiré ſon Armée des terres de l'Electeur Palatin. Les avis qu'on luy donna de cette étroite union & des aſſiduités réciproques de la Marquiſe de..... & de l'Envoié de France, lui donnérent une furieuſe alarme. Quoique ce ne fût pas verita-

tablement de l'amour à l'egard de ces deux perſonnes, cela le paroiſſoit aux yeux de la Cour; & s'ils ne s'étoient point déclarés entr'eux-mêmes, ils étoient preſque convaincus d'intelligence dans le monde.

Theodat épia leur conduite avec une aplication extraordinaire: & crut avoir une certitude aſſez grande de l'infidelité de ſa maîtreſſe, par l'attachement qu'il remarqua en elle pour le Comte de..... cela le mit au deſeſpoir: il parut à la Cour avec un viſage de favori disgracié; & la Marquiſe prit ſi peu de ſoin de lui remettre l'eſprit en repos, qu'il ne douta plus du ſacrifice. Il n'eut pas le temps de s'expliquer avec elle ſur ce grand changement: & perſuadé d'ailleurs que ſes reproches viendroient trop tard, il partit ſans parler, mais non pas ſans témoigner un dépit extrême. Ses amis lui conſeilloient de tanter un éclairciſſement, ou de ſe jetter du côté de la Princeſſe Berenice, dont il avoit été aimé; mais Theodat crut que le premier

mier seroit inutile ; & répondit à ses amis, que l'absence ruinoit plus d'affaires, que le retour d'un Cavalier amoureux, n'en pouvoit rétablir : quand à la Princesse Berenice, il n'eut pas le temps d'essaier si elle s'accomoderoit, des refus de la Marquise ; l'approche du Marêchal de Crequi, qui assembloit desja son Armée sur la Mosselle, l'obligeant à courir au rendés vous de celle du Duc de Lorraine.

Tout le monde s'aperçeut du chagrin de Theodat ; on en railla la Marquise de ..... & l'Envoié de France, qui jugeoit par la conduite de cet amant, que ses affaires avoient changé de face, voulut sçavoir s'il n'auroit point de part à ce changement. Soit qu'il se flatât en cette rencontre, soit qu'il souhaitât cette bonne fortune par le secrét penchant qu'il commencoit à sentir pour la Marquise, il trouva à propos d'eclaircir le mistére. Le peu qu'il avoit appris de son commerce avec Theodat, lui fit naître une grande curiosité d'appren-

prendre le reſte, afin de pénétrer dans le cœur de la Dame, & tâcher de profiter de la conjoncture favorable du dépit & de l'abſence de Theodat, pour tourner en ſa faveur les impreſſions de tendreſſe que la Marquiſe pouvoit avoir conſervées. Il voioit une grande tranquilité en cette Dame à l'egard de ſon amant prétendu; Il la voioit poſſedée du plaiſir de leurs converſations, & jugea là-deſſus en habile homme, que les impreſſions qu'il pouvoit avoir faites par ſa maniére agreable de tourner les choſes, avoient effacé dans l'ame de la Marquiſe, celles que ſa premiére intrigue pouvoit y avoir laiſſées.

Pour l'obliger donc à s'expliquer avec lui par forme de converſation, il lui fit un jour certains diſcours ſçavants ſur l'amour & la maniére de le faire, qui depaiſérent ſi fort la Marquiſe, qu'en lui faiſant connoître que ce qu'elle avoit ſenti pour Theodat, n'étoit qu'une complaiſance d'habitude, elle s'apperçeut qu'elle ſentoit pour le Comte une inclination du ca-

ractére dont il dépeignoit la veritable tendreſſe. Ces leçons augmentant l'envie qu'elle avoit d'apprendre à fond ce grand miſtere, elle ſe reſolut de raconter toute ſon Hiſtoire à ce Directeur galand ; un jour que le Comte attandoit la reſolution d'un Conſeil qu'on tenoit à la Cour ſur l'approche des Troupes Françoiſes qui bordoient desja la Moſelle, la Marquiſe lui propoſa une partie de jeu d'imperiale pour le deſennuier. Mais comme la Dame & le Cavalier avoient en tête un autre deſſein que celui d'amuſer le temps, le jeu ne put long-temps ni les occuper ni les ſatisfaire ; & de concert ils le quitterent dés la premiére partie. Ils paſſérent enſuite dans un cabinet tapiſſé de tableaux, où la Marquiſe joüa quelque temps du claveſſin qu'elle touchoit divinement bien. Cela fut trouvé auſſi peu de ſaiſon que le jeu ; cependant pas un ne vouloit commencer douvrir la converſation ; cet embarras mutuel obligea ces deux perſonnes à conſiderer nonchalammant

les

les rares peintures de ce Cabinet ; & le hazard les aiant porés sur un tableau du rendes-vous funeste de Pirame & Thisbé, cela les mit en train de parler de leurs affaires secrettes.

Voilà, Madame, lui dit le Comte, les effets d'une impatience amoureuse : les obstacles des parents enflamérent ces deux personnes autant ou plus ques leur propre penchant : chacun brûloit d'être le premier au rendes vous. Quand on aime, on surmonte les plus grands obstacles ; tant qu'on s'amuse à se plaindre des embarras, sans travailler à les rompre, l'impatience est bien legére : & l'on n'en a point du tout, si l'on demeure les bras croisés à condannes le Ciel, à pester contre la fortune, lorsque la propre nonchalance nous retient plus, que la fortune ne nous empêche. A ce compte-là, reprit la Marquise, je ne dois pas faire grand cas de l'impatience dont Theodat me parloit autrefois dans ses lettres : il les rempliſſoit de lamentations là-dessus, mais il ne fesoit

le rien qui pût me persuader, qu'il brûloit d'envie de me voir autant qu'il me le disoit. Cependant adjouta-t-elle il faut être raisonnable, & ne vouloir que ce qu'on peut obtenir sans exposer la fortune de nos amis. Voilà ce qu'on apelle accommoder son amour à ses affaires, repliqua le Comte, eh! Madame qu'elle tendresse, & quel commerce: l'amour veritable ne le cede pas aisément aux autres passions, & il est bien difficile de faire ce personnage, & celui d'un Courtisan zélé tout ensemble.

Je sçais bien qu'en aimant il faut faire autre chose
Mais tout hormis l'amour, par maniére d'acquit.

Ces maximes sont bien prudes ce me semble, reprit la Marquise, & selon moi, ce seroit aimer d'une etrange façon que de vouloir reduire un homme à abandonner sa fortune pour ne songer qu'à plaire à sa maîtresse. Vous ne devés pas vouloir cela, dit le Comte; l'amour propre entreroit trop dans ce sen-

ſentiment ; mais s'il eſt de vôtre devoir de preferer la fortune d'un amant à vôtre propre ſatisfaction, le ſien eſt de preferer ſon amour à la fortune la plus eclatante ; un amant qui voit qu'on le ménage s'aplaudit en ſecret du deſintereſſement de ſa maîtreſſe ; & une Dame à qui on ſacrifie toutes choſes, connoît avec vn plaiſir extrême, l'empire qu'elle a ſur le cœur du Cavalier.

Dans ces entrefaites la Marquiſe reçeut un paquet de l'Armée : elle parut ſurpriſe de voir qu'il venoit de Theodat dont la conduite n'avoit pas préparé la Dame à une démarche de cette nature, à moins que ce ne fut un reproche ſur le changement de la Marquiſe, qu'il n'avoit oſé lui faire avant de partir. Ceci doit être curieux, dit-elle au Comte en lui montrant la lettre de Theodat : cet homme, qui au retour d'Allemagne oublie que je ſuis à Nancy ; qui ne me dit mot lors qu'il me voit, s'aviſe de m'ecrire quand il ne me voit plus. Elle ouvrit ce pacquet en même temps & y lut ces paroles.

LETTRE.

VOus avés pu connoître, Madame, la douleur que m'a causé vôtre changement par la triſteſſe de mon viſage, mais vous n'avés point été touchée de ce malheur, puis que vous ne l'eſtiés pas de ma tendreſſe, aux perſonnes indfferentes tout paroit indifférent; & les ſuites d'une paſſion qui n'a pas eu la force d'enflammer, n'ont jamais celles d'arracher les Armes. Juſqu'à ce qu'une fatale experience vous ait appris à vous connoître en chagrins amoureux, vous m'entendrés plaindre, & ne me plaindrés jamais. Auſſi Madame, ce n'eſt pas pour tâcher à vous ramener, que je me ſuis reſolu de vous écrire; c'eſt pour vous avertir comme un homme encor fort attaché à ce qui vous regarde, que rien n'aproche de la douleur cauſée par l'infidelité d'une perſonne qu'on aime. Épargnés vous ce malheur, Madame, le Comte de ..... vous a charmée, je m'en ſuis trop apperceu; mais je ne puis m'en plaindre qu'à ma deſtinée. Je ne vous avois donné aucun exem-

exemple d'inconstance, & il en a un tout prest en vous, pour excuser la sienne, s'il vient à vous quitter. Faites y reflexion Madame, & songés que vous êtes encore à temps pour vous sauver du naufrage; je suis toujours le même à vôtre egard; pourriés vous sacrifier à un étranger qui ne paroit vous aimer que depuis quatre jours, une passion si constante, & confirmée par le sacrifice d'une Princesse si digne d'être adorée? Vôtre amant a-t-il dés ja merité cet eclatant témoignage? quand j'y pense, Madame, ce mot de vôtre amant *appliqué à un autre, m'assassine; & il me semble que vous m'aviés promis, que de vôtre aveu, personne ne le porteroit jamais à plein titre que*

THEODAT.

Lors que la Marquise eut achevé de lire, qu'en dittes vous? poursuivit-elle s'adressant au Comte, le reproche est-il bien ou mal fondé? l'affaire vous regarde; on me menace desja de vôtre changement comme si vous aviés formé

mé quelque deſſein ſur mon cœur: c'eſt à vous à diſculper vos ſentiments & à regler vôtre conduite ; cependant le préſage & le deſſein ſont encore des miſtéres pour moi, je ne voi point trop clair à la penſée chimerique de cet homme, & encore moins qu'il y ait de la diſpoſition chés moi à profiter de ſes offres.

Pendant que la Marquiſe parloit ainſi, le Comte ſongeoit à la réponſe qu'il devoit faire ſur le chapitre, qui le regardoit dans la lettre de Theodat. Il fut ſur le point de faire ſa declaration, voiant une occaſion ſi favorable ; mais dans la crainte que le cœur de la Dame ne fût encore prevenu de cette vieille habitude, ou de ſa propre indifference, il reſerva à un autre temps cette explication ; & voulut auparavant diſpoſer la Marquiſe à écouter ſon langage amoureux par quelques, maniéres découvertes & empreſſées qui fiſſent la moitiée du chemin. Il lui dit ſeulement pour lors, que Theodat le connoiſſoit mal ; qu'il n'avoit enco-

encore affligé aucune Dame de son changement, parce qu'il n'avoit été jamais aimé ; mais qu'autant qu'un honneste homme pouvoit répondre de ses sentiments, il l'assuroit, que si les siens estoient une fois tournés sur le tendre, on ne les verroit jamais changer de caractere ni d'objet. Voulés vous l'éprouver, Madame, continua-t-il en souriant ? Moi Monsieur, reprit la Marquise, je juge assés bien de vôtre fermeté pour n'avoir pas besoin du secours de l'experience, & si vous vous souciés beaucoup de l'estime de Theodat, vous pouvés travailler à le détromper, pour moi je suis toute détrompée. Ce seroit mal emploier nos soins interrompit ce Seigneur, que de s'en servir à gagner l'estime des hommes : ce n'est pas pour eux que nous voulons être constans : mais Madame, puisque vous étes si prevenuë en ma faveur, je n'ai rien à desirer ailleurs.

Cette conversation fut interrompuë par l'arrivée de Mr. d'Obbeville En-

voié de France, qui vint informer le Comte des resolutions que le Duc de Lorraine avoit prises dans son Conseil. C'étoit de desarmer si l'Electeur Palatin en fesoit autant, pour traiter la paix sans alarmes ; Mr. d'Obbeville eut beau representer qu'on ne manqueroit point de prendre cette réponse pour un nouveau détour ; quelque effort qu'il pût faire pour obtenir un entier & prompt desarmement, on ne voulut jamais lui promettre autre chose.

Il depécha donc son Courier à la Cour avec cette simple réponse du Duc de Lorraine; & le fit passer à Metz pour en informer en même temps le Maréchal de Crequi ; lequel connoissant à-fond l'humeur de ce Prince, pénétra sans beaucoup de peine dans ce galimathias, & ne se laissa point endormir par cette finesse. Il fit marcher ses troupes en ordre de Bataille ; & se disposa tout de bon à faire une irruption dans les estats du Duc de Lorraine.

Tan-

Tandis qu'il donne les ordres neceſſaires à ſon deſſein, le Comte de ..... continuë à Nancy ſon habile negociation avec la Marquiſe, qui lui propoſa une partie de promenade à la *Malegrange*; (c'eſt une maiſon de Campagne du Duc de Lorraine fort proche de la Ville.) Ce Seigneur ſuivit ſans balancer les intentions de la Dame; il ſe debaraſſa le matin de ſes affaires, & aprés avoir expedié le Courrier, il ſe donna entierement au ſoin de cette agréable partie. La Marquiſe fit tomber la converſation dans le chemin ſur ces vieux propos d'amour & de galanterie, qui étoient entr'eux ſur le tapis depuis longtemps, afin d'en venir aux inſtructions qu'elle attandoit du Comte, ſur ſa conduite. Vôtre Courrier, lui dit-elle, auroit porté une réponſe à Theodat, ſi vous l'aviés envoié à droiture en France, parce qu'il auroit paſſé dans le quartier où eſt ſon regiment; mais puiſque le hazard n'a pas été pour lui, qu'il s'en prenne à ſa deſtinée s'il le trouve à propos: comme

le hazard seul lui eut procuré cela, & que de mon chef je ne me sens pas trop l'envie de lui écrire, le hazard seul en est responsable : il faut laisser ce Cavalier en repos, aussi bien songe-t-il peutestre presentement à des affaires plus importantes. Avés vous été toûjours aussi tranquille sur son chapitre, reprit le Comte ; non pas tout à fait tant répondit la Marquise ; mon cœur a senti certaines émotions pour Theodat, qui m'ont autrefois donné de la joye ou du chagrin suivant les conjonctures : mais il ne me souvient point d'avoir connu ces delicatesses dont vous accompagnés l'amour. J'avois cru jusqu'ici que c'étoit un nom general qu'on donnoit à toutes ces maniéres galantes dont les Courtisans ont introduit l'usage ; & que dans les cœurs il y avoit une certaine necessité d'avoir une affaire d'intrigue, pour être un peu mieux etablie selon le monde. C'est ce que je croiois devoir être ajouté à la mode & à nos autres minauderies ; mais vous m'avés depaïsée depuis.

puis quelque remps : je ne reconnois plus l'amour dans vos maximes : vous lui faites un equipage si nouveau que je commence à m'appercevoir que j'en ai connu le nom seulement, peu de gens ignorent les effets de cette passion, répondit le Comte ; mais peu de gens en connoissent le véritable caractere. Cependant, Madame, tout le monde en parle ; & il en est comme des esprits, personne n'en a veu. Les faux amoureux sont aussi communs dans le monde que les faux braves : chacun se deguise à sa mode. Il y en à qui croient être veritablement touchés, parce qu'ils ont de ces emotions pressantes, que la joüissance dissipe en un moment. D'autres plus raffinés sur le goust, se fatiguent à force de jalousie, & d'inquietude : ils croient avoir trouvé le vray secret, parce qu'ils se tourmentent beaucoup sur de certaines visions de rivaux qu'ils se font eux même. C'est grimaces, Madame, ce n'est pas aimer. Il faut écouter le cœur plus que le monde, & suivre le

penchant delicat, plutoſt que l'intereſt ou la vaine gloire. Ces maximes, dit la Marquiſe, me donnent une terrible envie d'en ſçavoir toute la fineſſe; & pour vous obliger à m'en inſtruire par ordre voici de la maniere dont j'ay traitté l'amour.

Hiſtoire de la Marquiſe de ..... & de Theodat.

NOus avons vécu dans une Cour, où les langueurs n'ont point de part aux intrigues amoureuſes. Nos frequentes alarmes de guerre ne nous donnent pas le temps de faire ſoupirer les hommes dans les formes; & ſi nous ne ſortions brusquement des preambules inutiles, jamais nous ne verrions rien d'etabli. On ſe voit tous les jours à la veille de perdre les amans qu'on a enflammés : les commencements ſont trop foibles pour tenir bon contre l'abſence ; & leur retour nous rameneroit les mêmes perſonnes ſans nous ramener les mêmes amants. Cette neceſſité nous oblige d'abreger les affaires :

res : le sort de l'Etat regle celui des commerces : de là vient aussi que nous nâimons jamais avec delicatesse, cependant voilà ce que j'ay senti comme les autres, & peut-estre un peu plus fortement, parceque j'aime la societé & les plaisirs ; de sorte que l'habitude qu'on s'est formée de certaines gens, fait qu'on s'imagine avoir tout perdu quand on les a perdus de veüe.

Je pense que vôtre conduite si fort guerrie des façons, doit vous faire une plaisante reputation dans les autres Cours : car les gens comme vous qui connoissent parfaitement l'amour, & qui voyent les suites de nos galanteries, jugent sur les apparences que nous en avons beaucoup. Ils prennent toutes nos demarches pour des effets d'une veritable tendresse ; & cependant vous voiés que nous ne la connoissons pas, Dieu sçait le jugement qu'on doit faire de cette facilité à tablir des commerces, qu'on attribuë aux Dames de Nancy ! s'il vous est desavantageux, il fait honneur à nos Courtisans. Ces promptes expeditions leur donnent une fausse gloire, dont ils joüis-

sent

sent comme d'une gloire plus delicate : & l'un d'entre eux me disoit l'autre jour d'un ton & d'un air d'Amadis extravagant, *que c'étoit là ce que la Cour du Duc de Lorraine avoit de commun avec celle d'Alexandre, dont les Courtisans étoient accoutumés à trouver aussi peu de resistance en amour que d'expeditions militaires. Il me cita là-dessus ces vers de M. Pelisson au sujet de la Reine des Amazonnes.*

Rapelle un peu dans ta memoire
De Taleſtris la memorable hiſtoire,
Qui pour ſe délivrer de ce mortel ennui:
Qu'on a toujours de trop attendre
Arriva le matin dans le Camp d'Alexandre
Et coucha le ſoir avec lui.

Ce ſont là les raiſons dont nos avanturiers excuſent leur conduite ; & les Courtiſans, ſoit par habitude, ſoit par défaut de vraie galanterie ont tellement

ment établi cet uſage, que dés qu'un homme a fait ſon choix, qu'il l'a marqué par quelques empreſſements, qu'il a dit deux mots de tendreſſe à la Dame, il croit être quitte de toute la formalité.

Theodat a commencé avec moi comme les autres; il me l'a témoigné par mille ſoins & mille complaiſances; & une femme du monde ſe laiſſe aller aiſément au plaiſir d'être aimée, lorſque le Cavalier qui le dit, a du merite, & Theodat en a beaucoup.

Sa naiſſance eſt aſſés obſcure, mais ſes belles qualités parlent en faveur de ſa naiſſance. Il a le cœur grand, l'ame belle, l'eſprit éclairé, pénétrant & delicat, ſon éducation eſt un ouvrage de Son Alteſſe, à qui Theodat fut donné en Flandres; il n'avoit pour lors que quinze ans, & il a toûjours ſuivi Son Alteſſe depuis ce temps-là, comme Officier de ſa maiſon. Voilà ſon excuſe, s'il n'a pas cette grande politeſſe qu'on remarque en ceux de nos Courtiſans, qui ſe ſont façonnés

en

en France : il n'a veu que l'armée & la Cour de Lorraine, qui eſt l'école de la guerre depuis vingt ans, comme ce païs en eſt le theatre.

Sa Perſonne eſt également charmante, & bien tournée ; il a la taille fine, & d'une juſte grandeur ; l'air fier & galant tout enſemble, & Son Alteſſe avoit raiſon de dire, que s'il avoit jamais à faire peindre Mars faiſant les doux yeux à Venus, il feroit peindre Theodat ſous l'équipage de ce Heros. Il a le viſage ovale, le teint vif, la bouche belle, les yeux bleus, le nés bien fait, un petit front, un bas de viſage compaſſé, une foſſette au menton, & la plus belle teſte du monde en cheveux blonds-cendrés. Voilà ce qu'on apelle à noſtre Cour le beau Theodat, ſon humeur douce & accommodante fait qu'on le ſouhaitte partout. Le Prince de Vaudemont le met de toutes ſes parties de plaiſir ; cela lui feſant oublier le danger qu'on court de mener avec ſoi un rival fort à craindre, au lieu d'un ami qu'on pretend introduire.

Aprés

Aprés une longue indifference Theodat jetta les yeux sur moi, il forma un dessein d'intrigue, & l'approche du carnaval lui fournit un pretexte fort apparent pour la commencer. Le hazard même s'en mêla, car Theodat fut celui qu'il me donna pour Valentin cette année. Ce Nom vous est inconnu sans doute; car le Valentinage est un jeu particulier de nôstre Cour, je vais vous l'expliquer.

Au commencement de l'hiver, chaque cotterie fait une assemblée d'un nombre égal de Dames & de Galants, on met tous les Noms de ceux-ci dans un chapeau par petits billets; les Dames les tirent, & celui que le hazard donne à chacune est son Valantin. Cette qualité l'oblige à servir regulierement sa maitresse pendant toute l'année; à s'attachér uniquement à elle; & à la conduire à toutes les parties de jeu, de bal, ou de prommade. Voilà la source de toutes nos grandes intrigues. Cette necessité de galanterie assiduë, fait que lors qu'on a épuisé tou-

toutes les ressources des conversations on parle d'amour.

Theodat fut celui que le sort me donna il y à deux ans; ce pretexte joint au dessein qu'il avoit formé de commencer une affaire galante, l'obligea de s'attacher à me plaire ; & je vous avouë que son hommage ne me déplut point, sa conduite passionnée fit ouvrir les yeux à toute la Cour ; on connut qu'il m'aimoit avant qu'il m'en parlât ; & le chagrin qu'il témoigna des assiduités du Chevalier de ..... expliquant ses sentiments, avant qu'il m'en eut fait aucune déclaration. Theodat me parloit en homme jaloux des visites de ce Seigneur, qu'il regardoit desja comme un rival fâcheux : il devenoit contrariant à son égard, il tâchoit de m'en dégouter, & tout cela sans decouvrir la raison qu'il en vouloit avoir : mais comme je ne regardois pas le Chevalier avec les mêmes yeux, je ne m'avisay jamais de m'en deffaire.

Theodat s'imagina que peutêtre sa dé-

déclaration ſeroit un autre effet; mais avant de la haſarder, il voulut ſçavoir au vrai mes ſentiments, & me demanda un jour ſi le Chevalier de ..... avoit desja ſi fort prevenu mon cœur, qu'il ny eût plus de place pour autrui. Je lui fis une de ces réponſes generales qui ne concluent rien, comme ne voulant point entrer dans les raiſons qu'il avoit de prendre garde aux viſites du Chevalier, ni m'informer ſi ce dernier avoit quelque deſſein ſecret.

Cette réponſe, accompagnée, de la maniére libre & dégagée dont je ſouffrois les aſſiduités du Chevalier, fit croire à Theodat que cet homme n'étoit dangereux qu'autant qu'il vouloit bien ſe le figurer; & ſe jetta dans une extremité de confiance, qui lui fit négliger de ſe déclarer encore, à la fin il ſe determina à cette grande affaire, mais la timidité l'obligea à chercher des moiens détournés pour ſe faire entendre. Il ſe maſqua un ſoir pour le Bal du Prince de Vaudémont; & ſon dégui-

déguisement étoit celui d'une Bohemienne ou Egiptienne, pour mieux se cacher il s'absanta de la Cour deux jours auparavant, sous prétexte d'aller à Metz voir le Marquis de Givri son ami particulier ; & prit soin de partir avec éclat pour tromper tout le monde.

Theodat qui connoissoit la Cour, dit fort plaisamment la bonne avanture à toutes les Dames du Bal, il avoit des vers sur les intrigues de chacune dont il regala la compagnie ; & ceux qui me regardoient etoient justement la déclaration qu'il vouloit me faire

MADRIGAL,

Pour la Marquise de .....

Je veux vous decouvrir un secret d'importance,
Je sçais que Theodat vous adore, il suffit.

Vous

Vous pouvés là-dessus en croire à
ma science,
Car bien qu'il s'obstine au silence,
C'est comme s'il vous l'avoit dit.

En me donnant ce billet, il me dit quelque chose au sujet du Chevalier de ..... avec cette maniére de prédire l'avenir, dont parlent ces Bohemiennes; & je crois que je l'aurois reconnu à cela, sans le soin qu'il avoit pris de faire éclater son voyage. Tout le monde s'empressa fort pour connoître ce Marquis, mais personne n'y pût parvenir, on ne soupçonna pas même Theodat; & cette Bohemiéne laissa autant de curiosité à la compagnie, qu'elle avoit donné de plaisir par les Histoires.

Theodat se cacha encore deux jours pour mieux couvrir la chose; & m'étant venu voir le troisiéme, je lui appris naturellement les avantures du Bal dont je ne le croiois pas si bien informé, en lui cachant neanmoins ce qui me regardoit, ma retenuë fit finir

la

la ſienne ; vous ne me dittes pas tout, interrompit Theodat ; je fis l'étonnée, & l'ignorante ; & mon opiniatreté à lui ſoutenir que je ne ſçavois rien davantage l'obligea à me reciter le Madrigal, & à me découvrir le miſtere.

Sa déclaration ne me ſurprit point ; elle ne fit aucun effet extraordinaire chés moi qui me ſentis toujours fort tranquille : cependant Theodat pretendit qu'elle devoit m'obliger à chaſſer le Chevalier de ..... dont le Commerce lui faiſoit de la peine. Il troubloit ſans ceſſe les douceurs tranquilles du nôtre par ſes reproches ; & je les ſouffrois avec d'autant plus de chagrin, que je ſçavois bien que cet homme ne me touchoit point au cœur.

Lorſque mes remontrances l'avoient un peu remis, il ſurvenoit quelque incident faſcheux que le haſard faiſoit naître avec tant de biſarrerie, qu'il ſembloit que j'étois bien avec le Chevalier, ou tout aumoins d'intelligen-

ligence avec lui pour chagriner Theodat, la Cour étoit allée passer le printemps à Sunéville où l'on fesoit travailler, Son Alteſſe nâjant que cette Maiſon de campagne qui fut digne d'un Prince. On avoit ajouté au jardin une grotte de Rocaille fort enjolivée ; & un jour que Son Alteſſe feſoit donner les eaux pour voir l'effet des Caſcades, je me trouvai à la promenade avec le Chevalier, & reſtai même longtemps à conſiderer la Grotte, aprés que la Cour en fut ſortie. Il y avoit une Caſcade fort naturelle, dont la nappe & le doux bruit m'attachérent tellement que je ne fis point réflexion aus Pages de Son Alteſſe, qui en badinant fermérent ſur nous les portes de la Grotte, c'étoit un grillage de fer doré percé à jour, façonné en croix de Lorraine : Theodat arriva au jardin dans le moment que la Cour alloit ſortir ; & aprés m'avoir cherchée des yeux inutilement parmi les Dames qui ſuivoient la Ducheſſe ; le Prince de Vaudemont le voiant intrigué, lui de-

malicieuſement que je m'étois échappée : que le Chevalier avoit diſparu en même temps, & que nous étions reſtés dans quelque recoin du jardin, cet avis alarma Theodat, il parcourut toutes les allées ; Il paſſa devant la Grotte ; mais la voiant fermée, il n'auroit jamais ſoupçonné que j'y étois avec un homme, s'il n'eut été jaloux, Il revint ſur ſes pas avec précipitation, jetta ſes regards pénétrants dans ce lieu, & faillit à tomber évanouï quand il m'aperceut. La circonſtance étoit terrible ; une maîtreſſe enfermée dans une Grotte avec un homme qu'on regarde comme un rival ; peut bien donner lieu à une ſurpriſe extraordinaire.

Mon étonnement ne fut pas moindre que le ſien, lors que je me vis ainſi priſe, je crus que c'étoit une malice du jaloux Theodat ; dont cependant je ne fis que rire ; mais un moment aprés venant à ſe déchaîner contre ma conduite, je grondai à mon tour ; & le pris ſur un ton ſi haut, qu'il ſe trou-

va

va fort heureux de pouvoir se disculper de ce mauvais tour dont je le croiois l'auteur.

Nôtre raccommodement se fit avec peine; comme j'avios beaucoup d'estime pour lui, je facilitai à la fin son retour; mais je l'assujetis à souffrir le Chevalier, & encore la foule des gens de la Cour qui venoient chés moi, le premier s'aperçeut aisément du chagrin que ses assiduités causoient à Theodat; il chercha les moiens de lui redoubler sa jalousie, d'autant plus que celui-cy cherchoit à traverser ses visites. Le Chevalier n'étoit point amoureux, & n'entendoit aucune finesse dans ses maniéres empressées; mais il affecta de l'estre lors qu'il connut que Theodat le trouvoit mauvais: & pour lui enfoncer le poignard plus avant il affecta les airs & les minauderies d'un amant heureux.

Il gagna pour cet effet une de mes femmes, qui lui donnoit les billets que m'écrivoit Theodat, un jour aprés que je les avois receus; & le

Chevalier avec un air rejoüi & content, en fesoit confidence à des gens qu'il sçavoit ne pouvoir se taire, afin que de main en main cela passât jusques à son rival, & qu'il fut informé du prétandu sacrifice. A la verité le Chevalier étoit bien servi; Theodat n'ignoroit rien du bonheur imaginaire de l'autre, de sorte qu'il étoit en reputation de bonne fortune, & fesoit avaler des couleuvres à son jaloux, cela alla même plus loin; on vit entre les mains du Chevalier des lettres fort tendres qu'il disoit venir de ma part: il étoit crû sans peine, par la disposition ou l'on est toûjours à la Cour, de croire les avantures galantes en faveur des hommes contre la vertu du sexe; outre que le sacrifice de Theodat dont il avoit prévenu les gens, avoit préparé tout le monde à des suites semblables.

Lorsque Theodat m'en parla je traittai tout ce qu'il m'en dit, de vision & de j'alousie mal fondée, à peine écoutai-je ses plaintes; & je m'emportai même

même beaucoup au reproche qu'il me fit d'avoir donné au Chevalier mon portrait & une table d'Emeraude qu'on avoit veüe à son bras. Cependant Theodat n'avoit point tort ; la femme de chambre dont je vous ai parlé avoit confié ces bijous au Chevalier ; & ce portrait étoit celui que mon mari fit faire lors que nos parans éurent conclu le mariage. Il étoit dans une cassette avec mes autres pierreries, dont cette fille avoit la clef : neanmoins comme j'ignorois sa friponnerie, je ne pouvois comprendre le sujet du reproche que me fesoit Theodat ; J'avois ri d'abord de son extravagance, ensuite j'en avois eu pitié, mais à la fin la colere fut la plus forte :

Comme il me restoit encore quelque bonté pour lui non-obstant ses incartades, je voulus le guerir de son erreur, & le convaincre en me disculpant : je fis apporter ma cassette, où je trouvai à point nommé les bijous que Theodat disoit avoir veus entre les mains du Chevalier : Il devint

mobile à cette veüe: aprés avoir donné quelque temps à ſa ſurpriſe, il me fit des excuſes proportionnées à l'injuſtice de ſes ſoupçons : mais il ne pouvoit revenir ſur l'article du portrait ; ſes yeux diſoit-il ne l'avoient pas trompé: il concluoit qu'il entroit aſſurément du charme dans toute cette intrigue.

La tranquilité ne dura gueres entre nous ; la fortune opiniâtre à nous perſecuter fit bientoſt naître un nouveau ſujet de broüillerie, j'étois un jour fort indiſpoſée, & mon mal avoit ſi fort augmenté dans la nuit, que les medecins deffendirent qu'on me laiſſat parler, ni voir perſonne. Mon portier ſuivit cet ordre fort ponctuellement, & mon mari ne quitta point ma ruéle pour plus grande ſeureté. Theodat vint, & fut renvoié comme les autres; mais le Chevalier l'aiant rencontré à cent pas du logis, lui dit froidement que ma porte ne lui ſeroit pas refuſée ; & continua ſon chemin avec l'air d'un homme à bonne fortune, & ſeur de

ſon

son fait, car il avoit compté sur les bons offices de son amie la soubrete, son dessein étoit de se faire suivre par Theodat, & de lui faire voir qu'il alloit entrer; tout cela lui reüssit; le jaloux Theodat croiant que je feignois d'être malade pour avoir lieu de donner un honneste rendés-vous au Chevalier, le suivit des yeux pour pouvoir me reprocher ma perfidie en témoin oculaire, à la verité le Chevalier entra; sa confidente ne lui manqua pas au besoin; elle introduisit cet homme, & s'enferma avec lui dans la Chambre du portier, tandis que Theodat pestoit, juroit, maudissoit sa destinée, sans compter toutes les sottises qu'il dit sans doute sur mon Chapitre.

Je na vous dirai pas la cruelle affaire que cela me fit avec Theodat, vous le comprenés bien; Mais cela alla plus loin; Monsieur le Marquis aiant sceu qu'il publioit dans le monde un rendes-vous d'entre moi & le Chevalier, justement le jour même qu'il n'avoit pas quitté la ruelle de mon lit, fut fort

ſcandaliſé d'une ſi haute médiſance; il s'en plaignit, Theodat deſavoua la choſe; & le Chevalier ſe joignant à l'eclairciſſement, la Cour fut deſabuſée, & je reſtai ſeulement intereſſée dans l'affaire à l'êgard de Theodat, que je ne vis point pendant plus de trois ſemaines.

Lors qu'il revint, ce fut par une avanture auſſi extraordinaire, & auſſi heureuſe pour ſon repos, que les autres lui avoient été funeſtes, la Princeſſe Berenice commençoit à ſentir une emotion particuliére pour Theodat; cependant comme elle n'oſoit faire aucune démarche qui put découvrir aux yeux du public des ſentiments ſi éloignés de ce qu'elle devoit à ſon rang, elle ſe contanta du plaiſir de voir Theodat, & d'en parler avec moi, qui ne feſois point la fine ſur ſon Chapitre, ce qui l'obligea de me rechercher avec plus d'empreſſement que de coutume; elle me feſoit l'honneur de me mettre de toutes ſes parties; ſes honneſtetés redoublérent à meſure que ſa tendreſſe;

augman-

augmanta ; elle les pouſſa juſques à s'emploier pour me faire avoir une charge à la Cour, afin de pouvoir être logée au palais auprés d'elle ; en veuë de profiter des occaſions frequentes de voir Theodat, que ſon attachement pour moi, y auroit attiré plus ſouvent auſſi.

La Princeſſe Bérénice jouiſſoit ainſi par échapés de la preſence de ſon Adonis ; & ſa paſſion s'augmantant par ces frequentes occaſions dangereuſes, elle avaloit le poiſon à longs traits ſans aucune reflexion, je vous dirai les ſuites de cette affaire lorſque je vous aurai raconté l'incident qui me regarde. Elle m'écoutoit un jour ſur le Chapitre de Theodat pour decouvrir mes veritables ſentimens ; mais je lui repondis d'une maniére, qui ne decidoit rien ſur la tendreſſe quoi que fort avantageuſe pour le merite du Cavalier ; de ſorte que la Princeſſe ne pût connoître qu'un grand fond d'eſtime en moi, & un caractere de bienveillance fort au-deſſous de ce qu'on nomme amour,

deux jours aprés Theodat alla au diſner de la Princeſſe ; dont il trouva le cabinet ouvert, & ſur ſa table une écritoire & des lettres commencées : elle écrivoit en effet un moment auparavant qu'on eut ſervi, & dans cet inſtant, Son Alteſſe aiant paſſé dans ſon apartement par une petite gallerie qui joignoit les deux, la Princeſſe diſcontinua ſon ouvrage pour lui parler, elle étoit pour lors dans cette gallerie avec Monſieur le Duc, & Theodat voiant ſa caſſette ouverte, l'occaſion fit augmenter ſa curioſité naturelle, il profita de la conjoncture ; & oubliant le reſpect qu'il devoit à la Princeſſe Bérénice il ſe jetta avidement ſur les premiers billets qu'il rencontra ſous ſa main, l'un deſquels fut celui que j'avois écrit deux jours auparavant ſur ſon chapitre : on ſe flatte en amour plus qu'en toute autre affaire : les termes d'eſtime dont je me ſervois, furent pris pour des termes de tendreſſe : les endroits les plus indifferents lui parurent paſſionnés & d'ailleurs fort

ſun-

ſinceres ; cette maniére ſecrette de parler à ſon avantage ne pouvant être ſuſpecte de fourberie. Theodat en tira des conſolations fort grandes : il crut avoir lieu d'être content de moi, & condamna toutes ſes jalouſies paſſées.

Cependant quoi qu'il deut être ſatisfait de ce qu'il venoit d'apprendre, il pouſſa plus loin ſa curioſité : il lut encore quelques billets ; dans ces entrefaites la Princeſſe revint dans ſon cabinét ſans être aperceüe ni entenduë de Theodat ; ſon aplication à lire l'ayant rendu ſourd au bruit qu'elle feſoit en marchant, quoi quelle fut ſurpriſe de ſa curioſité peu reſpectueüſe, elle ne l'interrompit point, tant qu'elle le vit ſur des lettres ſans conſequence, juſques à un certain billet, que Son Alteſſe, amoureux autrefois d'elle, lui avoit écrit ſur le ſujet d'une galanterie dont il l'avoit ſoupçonnée, quoi que ce fut une pure médiſance, ou un caprice de la jalouſie de Monſieur le Duc ; la Princeſſe ne voulut

pas neanmoins laiſſer apprendre cette affaire à Theodat, afin de laiſſer croire au Chevalier qu'elle aimoit, ſi jamais elle ſe determinoit à le lui faire connoître, qu'il étoit le ſeul pour qui ſon cœur eut eu de la foibleſſe, cette delicateſſe l'obligea à ſe découvrir & l'arreſter par le bras comme il ouvroit ce billet important; en voilà aſſés pour une fois, lui dit-elle, ma complaiſance ſe trouve à bout, & vous devés en être content. Theodat étonné au point que vous pouvés penſer ſe jetta aux pieds de la Princeſſe, avec une confuſion extraordinaire, mais il fut encore bien ſurpris, lors qu'il vit ſur ſon viſage une tranquilité qu'il n'avoit pas attanduë, je vous acheverai le reſte une autrefois.

Theodat ſatisfait également des bontés de la Princeſſe, & des éclairciſſements qu'il venoit d'avoir ſur mes ſentiments ſecrets, me vint aborder ce ſoir là même dans un Bal que donnoit le Prince de Salme, avec un viſage qui marquoit ſa joye: & ſans me don-

donner le temps de lui en demander la cauſe, il me fit des proteſtations ardantes de tendreſſe & de confiance : il me jura une paſſion eternelle, & me promit de ne plus condamner ma conduite ſur des haſards & des accidens biſarres.

Ce calme fut encore bientoſt interrompu ; mais l'orage ne vint point cette derniere fois, du coſté qu'il avoit accoutumé de s'eſlever, la guerre fut le fatal inſtrument de nôtre ſeparation : l'Electeur Palatin fit pour lors ce que la jalouſie de Theodat avoit fait autrefois, ſon irruption obligea Son Alteſſe à faire marcher ſes troupes en Allemagne, & Theodat ſuivit ſon devoir, nôtre adieu fut fort tendre, j'en fus touchée; mais je vous avouë que c'étoit par l'habitude qne nous nous étions faite de nous voir, plus que par aucune veritable tendreſſe de mon côté, je m'en aperçois encore plus fortemen depuis vôtre arrivée, vous ſoulagés ma ſolitude d'une maniére à me faire oublier tout le monde.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur mes intrigues ; vous avés veu une partie de ce que j'ay fait pendant l'absence de Theodat ; vous avés été témoin de son arrivée, de son départ chagrin ; & je vous dirai que si je souhaitte la fin de ce grabuge naissant avec la France, il n'est plus intereſſé dans mes souhaits ; mon païs m'aura toute l'obligation. Mais je commence à comprendre que j'achepterai bien cher cette paix, puis qu'il m'en doit couter vôtre préſence ; vos affaires finies à la Cour, feront finir vôtre ſejour en Lorraine ; & vous m'avés accoutumée à une ſatisfaction trop délicate, pour pouvoir enviſager ſans chagrin un bonheur qui me la fera perdre & qui ne ſera fatal qu'à moi ſeule.....

A N-

ANNALES GALANTES DE LORRAINE.

Année 1669.

APrés un moment de silence, la Marquise reprenant le fil de son discours, de grace, dit-elle, aprenés moi vos sentimens sur ces intrigues. Apellés vous cela intrigue, Madame, lui dit le Comte en riant, & voulés-vous donner le nom d'amour à un commerce où il n'y a rien qui en parle ? Vous aviés raison de me prevenir en me disant que c'étoit un nom General qu'on appliquoit ici à toute sorte de galanteries. si l'on n'y entend pas plus de finesse, vous serés surprise Madame, de voir comme on traitte ailleurs cette affaire ; & là-dessus il alloit commencer ses instructions, lors qu'ils virent arriver deux

deux caroſſes ſuivis de quelques gens à cheval qui deſcendirent à la porte du parc de la Malegrange. C'étoit ſon Alteſſe & quelques Dames qui venoient ſouper en ce lieu, la Marquiſe ſe joignit à la troupe & le Comte de.... s'aprocha du Duc de Lorraine, avec qui il commença une converſation de plaiſanteries, que ſe Prince pouſſa loin, & agréablement, le ſouper & la promenade enſuite ſe paſſerent dans une grande gaieté le Duc de Lorraine raconta ſes bonnes fortunes du temps paſſé, ſes avantures de guerre, & les circonſtances de ſa priſon au Chateau de Tolede avec ces expreſſions agréables & vives, qui lui étoient ſi particuliéres.

La Cour s'en retourna le ſoir même à Nancy, & le lendemain Mr. d'Obbeville aiant receu un courrier du Marechal de Crequi, fit demander audiance, dans laquelle il rendit à Son Alteſſe une lettre de ce Maréchal, qui preſſoit fort ſur le deſarmement, & avertiſſoit ce Prince pour la derniére fois,

de

de satisfaire aux intentions du Roy, tandis qu'il en étoit temps, qu'aprés un si long amusement il suivroit ses ordres, & ne laisseroit plus le loisir de balancer, par la necessité où il le reduiroit de se deffendre, s'il ne prevenoit l'orage qui le menaçoit par une prompte obeissance.

Cette lettre obligea le Duc de Lorraine d'assembler son Conseil, l'aigreur qu'il y fit paroître contre le procedé du Maréchal, porta quelques Conseillers à flatter sa passion : & à l'entretenir dans la resolution qu'il sembloit vouloir prendre de ne point desarmer. Tilly l'un de ces habiles Ministres conseilloit de faire venir dans Nanci les troupes qu'on avoit retirées du Palatinat, pour en deffendre les palissades. C'étoit environ quatorze regiments dont il fesoit un capital, cet avis fut soutenu par quelques Seigneurs qui haïssoient la France plus qu'ils n'aimoient la Lorraine. Mais le Prince de Lillebonne qui n'avoit en tête que l'interest de l'Etat, le salut de

ſa maiſon ; & dont la ſageſſe & l'habileté lui feſoient prévoir les malheurs qui ſuivroient une opiniatreté ſi peu raiſonnée, ſe declara hautement contre ce Conſeil violent ; & crut que c'étoit mal ſervir le Prince que de le flatter dans des ſentimens ſi dangereux.

Leſage procedé du Prince de Lillebonne fut fort mal receu de Tilly, & de ceux qui avoient appuié ſon Conſeil ; il inſulta même ce Seigneur en lui reprochant ſon peu d'affection pour l'Eſtat & pour ſa maiſon : ce qui enflamma ſi fort Mr. de Lillebonne, que ſans refléchir à la preſence du Duc de Lorraine, il mit la main ſur la garde de ſon Epée, mais il ne paſſa pas audelà de cette action ; & ſe reduiſant à montrer le faux Zele, & la ridiculité du Conſeil de ces Miniſtres paſſionnés il perſuada à ſon Alteſſe d'écouter des avis plus ſalutaires, & plus conformes à l'eſtat des choſes.

Le Duc de Lorraine enſuite de ce Conſeil, écrivit au Maréchal de Crequi

qui pour l'amuſer toujours, & demanda encore quelque delai, eſperant que le Roy auroit égard à ſes bonnes intentions, tandis que le dernier ſe diſpoſe à faire marcher l'armée du Roy vers Pont à Mouſſon, le Comte de..... & Mr. D'obbeville agiſſent fortement à Nancy, pour garantir la Lorraine de cette furieuſe tempeſte.

Le Comte n'en étoit pas moins aſſidu auprés de la Marquiſe : dés que le Courrier eut été expedié le lendemain de ce Conſeil, il travailla à renouër la Converſation tant de fois interrompuë ; & cette Dame n'aiant pas moins d'impatience que lui, de joüir en liberté de ces tête à tête charmans, ces deux perſonnes ſçeurent trouver des occaſions favorables, & ſçeurent s'en ſervir utilement. La Marquiſe appritdes delicateſſes ſur le chapitre de l'amour qui la firent apercevoir qu'elle en avoit un peu pour le Comte ; & dans l'eſperance que celui-cy répondroit par ſes ſentimens, à ceux qu'il avoit fait naître

naitre, elle ne resista pas au penchant.

Neanmoins il y eut encore un long menagement de part & d'autre, & comme le Comte vouloit, avant de hasarder sa déclaration, être seur qu'elle seroit écoutée; il pria la Marquise de l'éclaircir entiérement des intrigues de Theodat & de la Princesse Bérénice, afin de juger si elle les avoit veuës avec un oeil indifferent, pour mieux pénétrer dans les suites, il la fit souvenir pour cet effet de l'incident du Cabinet de la Princesse, où Theodat avoit été surpris en lisant ses billets; & la Marquise, qui avoit interest que le Comte la crût sans passion, & sans engagement; fut ravie de lui apprendre une Histoire aussi particuliére que celle là; qu'elle continua en ces termes, un jour qu'ils se promenoient dans une gallerie.

HISTOIRE
de la Princeſſe
BERENICE.

PUiſque nous ſommes tombés ſur le chapitre de la Princeſſe Bérénice je vais vous achever ce que je commençai il y a quelque temps ; qui vous paroîtra d'autant plus ſurprenant qu'au milieu de nôtre commerce, j'ay été comme la confidente de Theodat & de cette Princeſſe, depuis qu'elle commença à ſentir de l'emotion pour lui, elle me rechercha avec un empreſſement extraordinaire; d'abord elle parloit de Theodat à la moindre occaſion ; fort ſouvent elle en feſoit naître ; & pour bien faire ſa cour il falloit admirer ce Cavalier, cependant elle voulut ſe corriger de cette grande attache, elle fit des efforts ſurprenants pour cacher ſa folle ardeur ; mais comme elle étoit devenuë puiſſante, il ne fut plus que-

queſtion que de chercher les moiens de la ſatisfaire ſans danger : elle crut que je pouvois mieux que perſonne la ſervir en cette rencontre: Theodat m'obſedoit inceſſamment, j'avois dit à la Princeſſe que je n'avois pour lui qu'une ſimple eſtime : ainſi elle comptoit de profiter du plaiſir de le voir ſous le pretexte des aſſiduités qu'il me rendroit ; & ne m'aprehanda point comme une rivale.

Ce qu'il y a de biſarre dans cette paſſion de la Princeſſe, & dont vous allés être ſurpris. c'eſt qu'elle n'a commancé d'aimer Theodat que par les ſoins d'autrui : elle l'avoit toujours regardé ſans reflexions ; ſon cœur n'avoit aucun penchant ſecrét : ce fut à force de lui en parler qu'on l'obligea à y prendre garde: une Dame de la Cour nommée Melite, attachée à la Princeſſe, étoit devenuë amoureuſe de Theodat ; & comme ſon âge lui donnoit quelque privilége, elle en diſoit inceſſamment mille bonnes choſes ſans craindre les conſequences. Milite avoit

une

une vieille reputation de femme galante, dont elle avoit accoutumé le ridicule ; elle s'étoit endurcie aux plaisanteries & aux medisances, elle alloit au but sans regarder à droit ni à gauche. Lorsqu'elle connut que la Princesse Bérénice commençoit à distinguer Theodat, elle songea à fomanter ces premiéres impressions, pour attirer ce Cavalier chés la Princesse & profiter elle même des soins qu'il rendroit à la Princesse.

Ce dessein lui aiant reüssi, elle travailla à s'acquerir Theodat, en lui fesant valoir les services qu'elle vouloit luy rendre auprés de la Princesse Bérénice; à laquelle Melite en effet prôna si fort le beau Theodat qu'elle en devint éprise à la fin.

Comme la Princesse le voioit engagé auprés de moi par les loix du valentinage, elle voulut m'engager aussi à m'interesser un peu dans ses affaires, un jour elle me tira à l'escart dans la chambre de Madame, pour me dire qu'elle avoit fait un songe la nuit d'au

pa-

paravant, ou j'avois quelque part, ce ſonge ne fut pas malaiſé à expliquer; elle me raconta enſuite, qu'elle avoit cru voir Theodat dans le jardin du palais, qui feſoit de grands efforts pour s'aprocher d'elle; mais que Son Alteſſe ſurvint dans ce moment, ce qui l'obligea à ſe tenir éloigné: qu'elle l'avoit veu aprés, ſe promener avec moi, ce qui lui aiant fait juger que Theodat me parloit ſur ſon chapitre, elle avoit voulu venir à moi pour m'en demander le détail lorſqu'elle ſe reveilla, que dittes vous de ce ſonge ajoûta la Princeſſe? qu'on peut en faire une verité ſans beaucoup de peine lui répondis-je, quand je ſonge aux maniéres de Theodat, elles me paroiſſent ſi reſpectueüſes & ſi enflammées tout enſemble, Madame, que j'oſerai vous dire, qu'il a des ſentimens pour vôtre Alteſſe differents de ceux, qu'il doit à vôtre Rang, vous croiés me flatter, reprit la Princeſſe; & vous voulés tourner l'explication du ſonge, du côté que vous penſez qu'eſt tourné mon

mon cœur: je ne connois rien à vôtre cœur Madame, répondis-je, & je parle sur ce qu'il m'a paru dans le sien au sujet de U. A. mais, le vôtre, me dit-elle, peut-on le croire assés libre, pour faire fond là-dessus en cas d'une verité? vous me feriés tort, Madame, lui dis-je, de douter de mon attachement: Theodat est de mes amis, je le vois fort souvent; & si U. A. veut s'en fier à moi je veux & je puis plus que personne lui rendre des services utiles, nous n'en sommes pas encore-là, reprit la Princesse; je crois que vous maimés, mais je n'aime point Theodat: il seroit même dangereux à une Dame de mon Rang, de se laisser surprendre à des attachemens si peu dignes d'elle, elle rompit là-dessus nôtre conversation sans attendre ma réponse; mais depuis ce jour-là, elle me parla si souvent de Theodat, qu'elle me prepara insensiblement à la confidence qu'elle vouloit me faire de sa passion.

Avant de si déterminer, elle vou-

lut me sonder, pour voir si je n'étois que la bonne amie de Theodat. Elle m'écrivoit souvent des lettres entiéres sur son chapitre ; & je lui répondis toûjours d'une maniére si libre, qu'elle jugea aisément, que j'avois de l'estime, & point d'amour. Cet éclaircissement lui arracha son secret : elle me découvrit sa tendresse ; & me pria d'en parler adroitement à Theodat, comme de moi-même, sans hasarder sa reputation ; pour l'obliger seulement à faire reflexion à ses maniéres. je lui promis, & lui tins parole avec beaucoup d'exactitude : mais Theodat ne voulut jamais rien comprendre à ce mistere. Il s'en tenoit toûjours à moi, & regardoit la Princesse avec une indifference respectueuse qui la mettoit au désespoir. Cela lui fit croire que j'étois la cause de ce sang froid, ou pour avoir négligé de lui parler d'elle, ou pour avoir travaillé à me le conserver.

La Princesse mal-satisfaite de mes soins, voulut sonder Theodat à son

tour

tour, elle le railla un jour fortement sur sa maîtresse, sans la nommer : & lui fit de ces petites questions dangereuses, qui sont de fines amorces pour surprendre le secret des cœurs trop sinceres. Mais ce courtisan raffiné se tint sur ses gardes, & ne parla de moi que fort modestement: il avoit passé autrefois pour un indifferent confirmé ; & le valentinage couvroit pour lors le secret de son cœur sous les apparences d'honnesteté, & d'empressement auquel il oblige; de sorte que la Princesse Bérénice, n'eut pas de peine à croire qu'il n'aimoit encore rien ; que son assiduité n'avoit point engagé son cœur ; & qu'elle pouvoit esperer quelque chose.

Dans ces entrefaites Melite travailloit de son costé pour attirer Theodat, & croiant y mieux reüssir par une pleine ouverture que par les rafinemens, elle trahit le secret de la Princesse Bérénice ; elle apprit à Theodat la passion qu'elle avoit pour lui, dont elle voulut faire valoir le rare service,

elle promit qu'elle acheveroit ſon ouvrage, & que pour peu qu'il voulut répondre à ſes ſentimens, elle le rendroit le plus heureux des hommes. Ce Cavalier naturellement timide, fut effrayé de cette nouvelle. Il enviſagea des perils terribles; le rang de la Dame, la paſſion du Duc pour cette Princeſſe, au lieu de l'ébloüir par l'honneur d'eſtre aimé aux deſpens d'un Souverain, lui firent autant de peur, qu'un autre y auroit imaginé de gloire & de ſatisfaction.

Cela l'obligea à reprendre une nouvelle conduite; il ſe tint ſoigneuſement à l'eſcart, & de la Princeſſe, & de Melite ſa confidente: mais celle-cy s'en étant apperceuë, & craignant que la fierté de la Princeſſe ne fut la cauſe de la retenüe de Theodat, elle prit la liberté de lui en parler. La Princeſſe ſurpriſe, autant que Melite, de ce grand ſangfroid, crut que je pouvois avoir inſpiré ces ſentimens à Theodat, & que ſon attachament pour moi, le tenoit éloigné d'elle: ce

qui

qui fit resoudre Melite à travailler serieusement pour ruiner nôtre commerce; & lui fit imaginer une malice aussi dangereuse qu'elle fut mal executée, car elle fut sans effet.

Melite écrivit un billet pour moi, sans datte, sans seing & sans subscription dans lequel on me donnoit avis que Theodat me trahissoit; qu'il m'avoit sacrifiée à la Princesse Bérénice; qu'en sortant d'auprés de moi il alloit lui jurer une passion inviolable. Ce billet fut donné à un inconnu de ces miserables qui suivent les cuisines de S. A. pour mieux cacher la main d'où il partoit: on apprit mon logis & mon Nom à ce Messager sans autre circonstance: il trouva sur ma porte une Dame de mes amies qui sortoit de chez moi; & sans s'informer si c'étoit celle à qui s'adressoit le billet, voiant que c'étoit le logis qu'on lui avoit indiqué, il lui remit ce digne billet, & se retira; comme on l'en avoit instruit, sans donner à la Dame ni le temps de le questionner, ni le loisir d'examiner

la choſe, cette Dame étoit broüillée avec la Princeſſe Bérénice, leur beauté les avoit renduës rivales autrefois. Mais comme Son Alteſſe avoit tourné ſes empreſſemens vers la derniére, l'autre fut ravie de pouvoir apprendre à Monſieur le Duc, le peu de part qu'il avoit au cœur de la Princeſſe Bérénice; elle lui donna le billet convaincant ſans ſonger à ménager ma reputation. Melite écrivit un deuxiéme billet de cette nature, pour Theodat; dans lequel elle me noirciſſoit d'une pareille infidelité, & me faiſoit amoureuſe du Chevalier de....., elle eſperoit par le premier, m'irriter contre mon Amant; & par l'autre, le dégager de ſon attachement pour moi. Mais ils eurent un ſort & un ſuccés tout ſemblable. Il fut donné à un pareil Meſſager ignorant, qui ſur la peinture qu'on lui fit de Theodat, prit mon mary pour le Cavalier, auquel il reſſemble aſſés par la taille: Son Alteſſe receut ce témoignage de l'infidelité de la Princeſſe Bérénice, en même temps

tems que Mr. le Marquis apprenoit que j'avois une intrigue. Jugez de l'effet de ces avis cruels. Monsieur le Duc transporté de rage écrivit une lettre sanglante à cette Dame ; il exila Theodat ; & fut sur le point d'en faire autant à Melite qu'il soupçonnoit de l'intelligence. Pour mon mary, qui avoit une opinion fort avantageuse de ma conduite, il ne donna pas d'abord dans le piége : mais il ne pût neanmoins tenir bon fort long-temps, contre des avis de cette delicatesse. Sa sagesse ordinaire ne l'empescha pas d'entrer dans un transport violent, qu'il modera par politique, pour se mieux éclaircir de la chose avant d'éclater. Le Chevalier de ..... dont on parloit dans ce billet, étoit son meilleur ami. il fut le trouver pour connoître finement ce qu'il y avoit entre nous deux, en lui parlant en general d'une intrigue découverte. Il lui dit, sans lui nommer le Heros du Roman, qu'on l'avoit averti des galanteries de sa femme, & le pria en bon ami, de l'in-

former ce qu'on en disoit dans le monde, dont les bruits faux ou vrais tiennent lieu de conviction.

Le Chevalier, qui depuis l'exil de Theodat, avoit cessé ses assiduités auprés de moi, ne pût jamais deviner celui qu'on m'accusoit d'aimer ; & crut n'avoir aucune part à ces soupçons ; voiant d'ailleurs toute la Cour bouche chose sur mon chapitre. Il representa à Mr. le Marquis avec une tranquilité sincere, telle que la verité fait naître, qu'une trop grande facilité à croire les medisances des Cours, brouilloit plus les familles, que la verité reconnuë ensuite ne les raccomodoit bien ; qu'il étoit d'une dangereuse consequence, d'eclater sans reflexion sur un simple avis, qu'une intrigue découverte & publiée ne satisfaisoit pas l'honneur d'un Mary en satisfaisant sa vangeance: & si le bruit venoit à être reconnu pour faux, on avoit le chagrin, d'avoir timpanisé une Dame, celui de se dédire, & celui de voir qu'on n'en croioit pas moins ; que le mal causé

par

par un emportement, étoit sans remede ; & qu'ainsi selon son avis; le moins de bruit qu'on pouvoit faire en pareil cas, étoit toûjours le plus seur & le plus honneste.

Cette grande modération & ce discours sçavant du Chevalier de ..... donnérent encore un plus grand soupçon à mon Mary, lequel devenu plus jaloux par les mêmes raisons qu'on avoit emploié pour le guerir, se mit en teste le dessein de me surprendre. Nôtre Maison, comme vous sçavés, à une porte qui sort du jardin sur les palissades de la ville : Il ne se retiroit jamais sans avoir fait sa ronde de ce costé-là : & un soir que la Princesse Bérénice m'avoit envoiée prier de laisser cette porte ouverte, pour venir me voir au retour de la promenade, mon Mary s'en étant apperçeu, crût avoir découvert le rendés-vous ; & ne voulant pas manquer cette occasion de s'eclaircir, il entra dans le jardin, & se cacha derriére un espalier fort épais.

La Princesse Bérénice revint à mi-

nuit de la Malegrange & débarqua à la porte de mon jardin, accompagnée seulement de Melite, & suivie d'un page, qu'elle fit monter dans mon appartement pour m'avertir. Quand je fus descenduë, cette suite se retira, la Dame du costé de l'Espallier, derriere lequel étoit mon Mary; & le page hors la porte, la princesse me fit confidence de la lettre grondeuse que lui avoit écrit Son Alteſſe dont elle ignoroit le sujet: & raisonnant avec moi sur cet incidant, elle parloit quelquefois assés haut pour étre entenduë, & de mon Mary, & de Melite. Cellecy ne sçavoit qu'elle avoit été l'issuë de sa malice, & croioit que ses billets étoient alléz droit à leurs adresses: mais lorsqu'elle entendit que Son Alteſſe avoit été informée par ce hasard des affaires de la Princesse, elle commença à craindre une beveüe dangereuse, & s'aprocha de l'endroit où nous étions pour entendre la suite de l'Histoire. A mesure qu'elle decouvroit ce mistere son étonnement redoubloit; car elle sçeut, que non

seulement le billet qu'elle avoit fait pour me donner de la jalousie, n'étoit pas venu jusques à moi, mais encore, qu'il étoit tombé entre les mains de Son Alteſſe, & qu'il avoit cauſé ſon chagrin, l'exil de Theodat, & la broüillerie de Mr. le Duc avec la Princeſſe Bérénice.

J'étois fort ſurpriſe de cet incident, & plus en peine pour elle que pour moi qui ne prenois aucun interes aux démarches, dont Theodat étoit accuſé. Je lui demandai s'il n'en avoit fait aucune qui eut un peu trop éclaté aux yeux de la Cour; ou ſi ſa vanité trop ſatisfaite de l'honneur qui lui revenoit des ſentimens d'une Dame de ſon Rang, n'avoit point cherché à faire valoir ſa bonne fortune. Helas! dit la Princeſſe, bien loin de cela, jamais il n'a paru ſi reſervé ſur mon chapitre, que depuis qu'il la connuë, ſi on à pû deviner quelque choſe de ſes affaires, c'eſt plutoſt par ſa retenuë nouvelle que par ſon indiſcretion.

Pendant cette converſation Melite

étoit fort embaraſſée, voiant que ſon billet avoit fait un effet contraire à ſes deſirs. Elle s'accuſa de l'exil de Theodat, des malheurs de la Princeſſe; mais elle ne put jamais comprendre par quel canal il étoit tombé entre les mains de Son Alteſſe, elle ſoubçonna une beveuë du meſſager dont elle s'étoit ſervie ; & craignant que celui qu'elle avoit envoié à Theodat n'eut eu un pareil ſort, elle diſoit aſſés haut, helas! que ſeroit-ce, ſi ce billet fatal avoit été donné au Mary de la Marquiſe, comme le premier à Son Alteſſe, la pauvre Dame ſeroit bien condamnée à tort d'aimer le Chevalier, qu'elle ne voit que parce-que la Marquis à une conſideration particuliére pour lui. Vous jugés bien, que mon Mary entendant ce diſcours reſſentit beaucoup de joye, d'apprendre que ſa femme étoit innocente de ce dont on l'accuſoit ; & qu'il ſe ſçavoit bongré d'avoir ſuivi en cette rencontre le parti de la modération. Il fit milte proteſtations de ne croire jamais ces bruits en l'air,

& il s'eſt tenu parole, car il n'a jamais été au pouvoir de mes ennemis de lui remettre en teſte la moindre jalouſie.

La Princeſſe Bérénice ſe retira par le même endroit qu'elle étoit venüe, & je remontai dans mon apartement, où Mr. le Marquis arriva un moment aprés, qui me dit en riant. Vous verrés que le meſſager qui m'a apporté l'avis de vôtre intrigue avec le Chevalier de..... aura été le porteur de celui qu'a receu Son Alteſſe des affaires de la Princeſſe Bérénice avec Theodat, ce diſcours ſans ſuite & ſans autre commencement me glaça le ſang dans les veines, ne pouvant comprendre d'où il avoit ſçeu ce ſecret, à moins que de croire qu'il avoit entendu nôtre converſation, & c'étoit le pis, car il s'y étoit dit des choſes dont il n'avoit pas lieu d'étre content. Je me raſſurai de mon mieux cependant, & lui demandai l'explication de ſon enigme avec une certaine foibleſſe qui marquoit la crainte que j'avois d'en trop apprendre. Mon Mari ſe plaiſant à mon em-

barras, mi laiſſa toute la nuit: ſa tranquilité me fit juger que ſes lumiéres n'alloient pas loin; ainſi me remettant un peu de mes allarmes, je le preſſai plus fortement le lendemain matin de me dire ce qu'il ſçavoit ſur la Princeſſe Bérénice; ce quil fit aprés une légére reſiſtance; & toutes les circonſtances que je viens de vous déduire.

Cet éclairciſſement nous de brouilla le miſtere; je commençai à pénétrer dans le ſujet de la brouillerie de Son Alteſſe avec la Princeſſe Bérénice: mais tous mes efforts ne purent me faire parvenir à deterrer la Dame qu'on avoit priſe pour moi, car il falloit que Mr. le Duc eut été informé par ce Canal. Si j'avois oſé j'aurois demandé à Son Alteſſe même d'ou il avoit ſçeu les avantures en queſtion, tant ma curioſité là-deſſus étoit violente. J'y reſvois un jour dans la chambre de Madame la Ducheſſe, lorſque je vis celle de mes amies à qüi on avoit rendu le billet, qui s'aprocha de la Princeſſe

Bé-

Bérénice pour lui parler de la part de Son Alteſſe. Elle étoit appuyée pour lors ſur une feneſtre avec moi; & en me quittant pour lui aller parler, elle me dit à l'oreille, cette Dame a bien la mine d'étre informée de nos affaires pluſque nous ne voudrions, vous verrez lui répondis-je que ce ſera par ce Canal que Son Ateſſe aura été prevenuë; nous ne nous trompions point, mais la Princeſſe, qui ignoroit le tour malicieux de Melite ſa confidente, attribuoit à l'autre tout ce fracas de l'incident.

Sur ces entrefaites Mr. le Duc entra chés Son Alteſſe Madame; & voiant que la Princeſſe Bérénice & moi, nous nous ſeparions des autres Dames par intervalles pour parler enſemble; il me demanda ſi j'eſtois ſa confidente. J'allois répondre à Son Alteſſe, lorſque cette Dame qui lui avoit appris l'affaire: me prévint, en lui diſant que non, mais que j'avois même interet à la perfidie de Theodat, puiſque, juſques là il m'avoit abuſée de ſes aſſiduitez; &

ſa-

sacrifiée ensuite. Là-dessus Son Alteſſe s'approchant de moi, me dit à l'oreille, je suis ravi de vous avoir vangée, en même temps que je me suis vangé : mais si aprés l'affront qu'on vous à fait vous aimés encore Theodat, autant que j'aime la Princeſſe ; je n'ai fait que vous punir au lieu de vous vanger. Je fis l'eſtonnée à ce diſcours, mais Son Alteſſe dont le cœur étoit gros de chagrin, acheva l'éclairciſſement, me montra le billet qui l'avoit cauſé, & me nomma la perſonne qui l'avoit receu pour moï. J'appris enſuite à la Princeſſe tout le tiſſu de cette avanture ſans lui apprendre que Melite avoit ſemé ces billets, de peur que ſon reſſentiment n'allat à chaſſer cette Dame & l'obliger à quitter ſa charge & la Cour.

Il y eut enſuite un long calme dans les affaires galantes, Son Alteſſe oublia ſon reſſentiment en oubliant Theodat, l'abſence de ce rival donna temps à ſa paſſion de reprendre toute ſa violence. Il revint à la Princeſſe Bé-

ré-

rénice sans songer au passé ; Elle de son costé fit tant l'indifferente, & moi tant l'affligée sur le chapitre de Theodat, que Son Alteſſe crut que ſes avis étoient l'effet de la jalouſie de quelque Dame, ou amoureuſe du Cavalier, ou jalouſe de la gloire de la Princeſſe Bérénice, cette reflexion ralluma toute l'ardeur de Mr. le Duc, pour elle ; & lui rendit les ſentimens d'amitié qu'il avoit autrefois pour Theodat. Son Alteſſe le rapella de ſon Exil ; mais pour m'en faire l'honneur ; il me dit un jour, qu'il n'étoit pas juſte que ſon reſſentiment s'étandit au delà des perſonnes qui l'avoient merité : que ſon deſſein n'aiant été que de vanger ſon offence particuliere, il ne vouloit pas affliger des amans que l'envie avoit épargnez juſques-là : qu'il vouloit rejoîndre ce qu'il avoit ſeparé, & qu'il aimoit mieux ſoufrir la préſence d'un rival odieux, que de me faire ſouffrir par l'éloignement d'une perſonne qui faiſoit toute ma joye.

Theodat revint à la Cour & la Princeſſe

ceſſe Bérénice reprit pour lui ſes empreſſements ordinaires ; mais elle ne travailla plus par elle-même à ſe conſerver cet amant ; elle fit agir Melite qui ſervoit ſa Dame avec d'autant plus de ſoin, qu'elle eſperoit d'y trouver ſon compte, mais Theodat que ſon Exil avoit rendu plus timide, craignoit ſi fort une ſeconde diſgrace, qu'il faiſoit le fier & l'indifferent, plus la Princeſſe lui faiſoit têmoigner de paſſion, plus il redoubla ſes aſſiduitez auprés de moi, & voulut me conſeiller d'abandonner la Cour, pour gouter des plaiſirs ſans alarmes, & pour nous dérober à la rencontre de nos ennemis : mais c'étoit en effet pour eviter de voir la Princeſſe, & Melite, qu'il ne pouvoit fuir tant que je ſerois attachée à ſa perſonne.

Enfin la guerre du Palatinat le tira de cet embarras ; & ce qui mit au deſeſpoir les autres Courtiſans, remit le calme dans l'ame de celui-cy. Il marcha des premiers en Allemagne ; & le peu de ſejour qu'il a fait à Nancy

au

au retour de la Campagne de Binghen, ne lui a pas donné le temps de craindre la passion de la Princesse Bérénice, vous avéz veu la conduite qu'il a tenuë à mon égard : & je vous ai appris que je me suis si fort accoutumée à me passer de le voir, que je n'ai plus d'impatience pour la fin de la guerre.

SUI-

SUITE DES ANNALES

1669.

LE Comte de ..... voiant que la Marquise avoit cessé de parler, tout cela, me confirme, dit-il, Madame que vous n'avez point aimé Theodat autant que la Princesse, sa conduite & la vôtre sont des éclairciſſements si seurs pour la difference de vos tendresses; que je decide là-dessus sans craindre la béveuë, cependant, reprit la Marquise, le contraire a paru aux yeux de tout le monde, & Son Alteſſe a cru ne pas s'y méprendre quand il a attribué ma langueur à l'exil de Theodat. Il faut que les apparences aient été mal expliquées, car je vois bien pre-

sen-

ſentement que ma complaiſance n'avoit pas le caractere que vous donnéz au veritable amour. La même raiſon, dit le Comte, qui m'auroit perſuadé que vous n'aimiez rien, a perſuadé aux autres que vous aimiés beaucoup : le peu de precaution, le peu de meſures, cette grande facilité avec la quelle vous aviés accoutumé de ſouffrir les aſſiduitéz de Theodat, de répondre à ſes billets & à ſa tendreſſe, tout cela parle à l'égard du public ; voilà pourquoy l'on dit toujours qu'il y a plus de riſque à courre pour une Dame qui n'y entend point de fineſſe, que pour celle qui eſt touchée veritablement ; parce qu'en ce dernier cas, la connoiſſance de ſes ſentimens l'oblige à une retenuë extraordinaire pour les cacher ; au lieu que l'indifference la relaſche ſi fort ſur les maniéres, qu'elle abandonne la regularité des apparences, pour s'en tenir à la regularité du dedans. *Ce n'eſt pas l'amour qui nous perd, ceſt la maniére de le faire.* Mon Dieu ! reprit la Marquiſe, que vous me feriés plaiſir de vou-

vouloir redreſſer ma conduite, comme vous avés corrigé mes ſentimens, on ne peut pas Madame, reprit le Comte, vous donner des leçons auſſi juſtes ſur cette matiere, que ſur l'autre, les ſentimens ſont toûjours les mêmes la conduite ne l'eſt pas; elle change ſuivant les conjonctures: l'amour en ſoi eſt une choſe determinée, ſes maximes ſont immuables; mais pour vous redreſſer ſur la conduite, il faudroit entamer une intrigue amoureuſe pour pouvoir faire naître des incidens bizarres, qui me donnaſſent lieu de vous apprendre l'habilleté de la galanterie; J'y conſens volontiers dit la Marquiſe, à condition que vous ne me tromperez point.

Ces deux perſonnes ſe ſeparerent dans cette reſolution, prévenus déja ſecretement l'un pour l'autre: le Comte voiant une ſi belle occaſion de parler de ſon amour ſans courir de riſque, taſcha d'en inſpirer à la Marquiſe par des empreſſemens extraordinaires; & commença tout de bon une intrigue

ſous

ſous le pretexte de celle qu'il avoit promis de feindre, il rendit des aſſiduitéz, il fit parler ſes yeux ; & la Dame entendoit d'autant mieux leur langage, qu'il étoit ſincere, & qu'elle étoit éclairée par les mêmes ſentimens qui faiſoient parler ſon Directeur. A meſure que la Marquiſe répondoit à ſa paſſion, il ſe haſardoit a faire paroitre La violence de ſon muet langage il paſſa aux explications miſterieuſes, à ces éclairciſſements à demi-mot, qui diſent plus que les yeux, mais qui laiſſent encore quelque choſe à faire à la déclaration. Ce galant homme fit enſuite la ſienne par un billet ; la Marquiſe y répondit ſçavamment ſans donner ni oſter tout à fait leſperance : & lors qu'il crut que ce badinage avoit aſſez duré ; il dit à cette Dame d'un air tendre & touchant, voila, Madame, tout ce qu'on peut faire dans un commencement d'intrigue, juſques-là la politique peut mener l'affaire, il faut que le cœur parle enſuite, & il ne reſte plus qu'a ſuivre le pen-

penchant. Examinez-le vôtre Madame, pour moi qui connois par mes propres maximes lé caractere du mien je ſens que j'ay fait plus de chemin en amour que je n'avois crû devoir faire, nôtre badinage m'a conduit inſenſiblement à l'endroit où j'ay voulu vous mener; & rempli d'une veritable tendreſſe, je vous parlois en homme intereſſé, lorſque je croiois vous inſtruire ſur une affaire étrangére. Je vous aime, Madame, je le ſens bien : faites reflexion aux maximes que je vous ay expliquées, pour voir ſi vous pouvéz rendre effectif ce projet d'intrigue; & ſi vôtre coeur a pris la même route que le mien, tenez moi compte de mes inſtructions; & faites moi grace des formalitéz que les commencements éxigent, nous les avons faites fort réguliérement : la premiere intention de badiner ne doit pas ruiner des ſentimens ſolides qui naiſſent dans la ſuite du badinage-ce diſcours du Comte de..... acheva de deſiller les yeux à la Marquiſe; Il lui fit comprendre par

les

les reflexions qu'elle y ajoûta, que l'amour l'avoit surprise, & qu'a force de le vouloir trop bien connoître, elle avoit fait une fatale experience des leçons qu'elle avoit écoutées la-dessus. La Marquise n'eut pas la force de répondre à cette declaration impreveüe, & cette langueur y répondit mieux que n'auroit pû faire un aveu plus ouvert, elle connut ici pour la premiére fois que l'amour est interdit & embarassé ; mais enfin elle se resolut à s'y abbandonner, & ne songea plus qu'a gouter tranquillement, les douceurs d'une tendresse plainement reconnüe.

Tandis que le Comte de ..... s'attache aux soins de cet agreable commerce, le Marechal de Crequi songe à le venir troubler. Il ne put se resoudre d'attendre plus long temps l'effet des vaines parolles du Duc de Lorraine ; & s'ennuiant des longueurs qu'il apportoit à obeir, il assembla l'armée, pour aller lui demander raison dans ses Estats, de celles donr il pouvoit colorer son retardement. Il détacha le Mar-

quis de Blaigmy avec mil chevaux, & autant de fantaſſins montéz en croupe pour aller ſurprendre Pont a mouſſon, ou l'inſulter, ſi le ſtratagéme ne reüſſiſoit point. Blaigny marcha à l'entrée de la nuit, & arriva vers les onſe heures devant la place. Cependant le Marechal de Creqni donna ſes ordres au reſte de l'armée pour lui faire prendre la même route affin de ſoutenir le Marquis de Blaigny au cas que la place fit une reſiſtance impreveüe.

Dans ces entre-faites, le Duc de Lorraine ſe rendit aux raiſons de ces ſages Conſeillers; il ſe détermina enfin à ſatisfaire le Roy, à caſſer ſes troupes; & d'avance il Envoya le Prince de Vaudémont ſon fils vers le Maréchal de Crequy pour l'aſſurer de ſes bonnes intentions & demeurer chez lui en oſtage juſques à l'entier deſarmement.

Le Prince de Vaudémont partit de Nanci le même ſoir que le Marquis de Blaigny partit de Metz, le premier pour aller ſervir d'oſtage au Ma-

réchal

réchal de Crequy, l'autre pour aller surprendre la ville de Pont à mousson. Comme elle est également éloignée des deux autres, le Prince Lorrain, & le Commandant François y arrivérent à la même heure par des costéz differents. Le Marquis de Blaigny se fit ouvrir la porte au Nom d'un Courrier du Roy qui disoit aller vers l'envoyé de France: & ce stratagéme lui ayant reüssi, ses fantassins arméz de haches se saisirent des Barrieres; la Cavallerie qui les avoit portéz en croupe courut à la grande Place & au Pont, avec un vaccarme horrible, que les horreurs de la nuit, & l'accablement du sommeil rendoient encore plus affreux. Les habitants effraïéz coururent plûtost aux feneſtres qu'aux armes; & le Prince de Vaudemont qui entroit dans la ville par le costé de la riviere, fut comme assommé d'un coup de foudre à la veüe de ce spectacle. Il rencontra les troupes Françoises dans les ruës, & le Marquis de Blaigny dans la Place

qui donnoit ſes ordres, & poſoit les corps de garde. Ce Prince l'aborda avec une ſurpriſe extraordinaire en lui demandant le ſujet de ce malheur. Je ne crois pas lui dit Blaigny qu'il ſoit malaiſé à deviner, mon Prince. Vous l'auriés empeſché ſi M. de Lorraine, avoit fait finir pluſtoſt ſes Irreſolutions, ou ſi vous euſſiés fait plus de diligence. Mais puiſque vous venéz pour aſſurer M. le Maréchal du des-armement, vous pourréz raccomoder les affaires. Il ſera ici demain au matin, je vous conſeille de l'attandre ſans aller plus loin, auſſi bien les grands coups ſont donnéz.

Le Maréchal de Crequy arriva à dix heures le lendemain avec toute l'armée. Il fit faire Alte à une lieuë & demie de la ville, & y alla lui même pour reconnoître l'Eſtat des choſes. Il fit en-ſuite entrer quelques regiments d'Infanterie dans Pont à mouſſon, qui y veſcurent à diſcretion cinq jours durant. Mais enfin le Duc de Lorraine aiant Envoié un

ſeing

seing en blanc pour le traitté il fut conclu, & ses troupes cassées à la reserve de deux cens hommes d'Infanterie pour mettre dans les Places Frontieres, & de deux compagnies de chevaux legers, & mousquetons pour sa garde ordinaire, chacune de six vingts Maitres. Le Maréchal de Crequy voulant rendre les choses égalles entre ce Prince & l'Electeur Palatin, Envoya à Hydelberg, Juranus Capitaine de chevaux pour être témoin de la réforme des troupes de celui ci, lequel éxecuta les conventions de bonnefoi; & le Maréchal de Crequy ayant ainsy pacifié les affaires sortit des Estats du Duc de Lorraine, rendit Pont à mousson, & remena l'Armée du Roy dans ses anciens quartiers du païs Messin.

Cette allarme avoit déja tout bouleversé dans les commerces galants; rendu les ruelles desertes, & separé l'amant d'avec la maîtresse. La surprise de Pont à mousson fut un coup accablant pour l'Estat & pour la ga-

lanterie: mais l'éloignement des troupes du Roy remit un calme heureux par tout, & l'amour n'attendit pour reparoître que le retour des Officiers Lorrains à Nancy. Chacun retrouva sa maîtresse; & Theodat esperoit que cet heureux changement en feroit naître un pareil dans ses affaires secrettes; que la fin des negociations, seroit la fin du sejour du Comte de... à la cour de Lorraine; & que son éloignement detruiroit ce que sa presence avoit établi dans le cœur de la Marquise. Theodat étoit parti cette derniere fois avec un grand chagrin, sur les avis confus qu'on lui avoit donnés de l'infidelité de cette Dame. Neantmoins un reste d'amour le rapellant vers elle il voulut douter de la chose; & prévenu en sa faveur il crut devoir du moins s'éclaircir avant de prendre quelque resolution contre elle.

Il se raprocha de la Marquise de... à son retour de l'armée, se plaignit foiblement des assiduités importunes du Comte, comme il avoit fait autre-